4

La photo de Constance avait été prise juste après l’injection de propofol, à l’arrière de l’utilitaire multi- services après qu’on l’eut garé dans un parking sou- terrain de l’avenue Foch. L’abaissement de la paupière gauche avant que le sujet perde conscience est un effet secondaire de cet anesthésique usuel, à brève durée d’action, la récupération rapide dudit sujet étant un autre effet. Récupérant donc, et rouvrant avec pré- caution cette paupière, presque aussitôt suivie de la droite, Constance a pu voir où elle était installée, soit un logement étroit, en longueur et n’excédant pas dix mètres carrés.

Meublée du lit sur quoi elle reposait, d’une chaise poussée devant une tablette d’angle scellée au mur et d’une commode, le tout en panneaux de mélaminé satiné, cette pièce évoquait une chambre d’hôtel mai- grement étoilé, sans papier à en-tête dans un tiroir de

35

la commode ni règlement affiché au dos de la porte – qui, Constance s’en est assurée sitôt levée, était fer- mée à clé de l’extérieur. Sol en linoléum marbré, murs couverts de papier peint beige granuleux, punaisés d’un poster violemment coloré représentant un cheval sur une plage au crépuscule, cabré dans l’écume jail- lissante, non loin d’un support de téléviseur boulonné en surplomb comme on en voit aussi dans les cham- bres d’hôpital, mais sans téléviseur. Un coin contenait un bloc de douche. L’absence de siège d’aisances pou- vait faire espérer un séjour bref mais, ralenties, les capacités d’anticipation de Constance ne l’ont pas encore autorisée à tenir ce raisonnement. La chambre ne présentait aucun signe distinctif, nul détail perti- nent permettant d’identifier dans quelle construction, quelle ville et même sur quel continent elle pouvait bien se trouver.

Pour distinguer tout cela, fixée auprès du lit, une applique fusiforme constituait la seule source lumi- neuse car, s’il existait bien une fenêtre privée de rideaux, elle était aveuglée par un store fermement baissé, lattes tassées à fond sur elles-mêmes, sans interstice laissant filtrer la moindre lueur, artificielle ou pas. On avait retiré l’espèce de longue manivelle qui aurait permis, ce store, de le lever.

S’approchant quand même de la fenêtre, Constance n’avait aucune idée de ce qu’elle faisait là, ni pourquoi ni comment, ni même l’idée de se le demander. Le

36

poids de la situation lui faisait exclure toute curiosité sur ses motifs, ses modalités, jusqu’à toute crainte quant à l’avenir. Il en allait de même pour le passé, ses souvenirs s’arrêtant à sa visite chez Philippe Dieu- langard, après quoi plus rien ne se présentait. Même la promenade au cimetière de Passy s’était congédiée de sa mémoire. Quand son regard est tombé, par hasard, sur un point rouge frangé de rose au tiers de son avant-bras gauche, le souvenir de la piqûre lui est revenu mais comme un fait ponctuel, purement phy- sique et sans contexte. Puis le temps présent s’est dérobé comme le passé quand, ses yeux glissant le long de l’avant-bras, Constance a observé qu’à hauteur du poignet on lui avait retiré sa montre.

Posé au pied du lit, elle a reconnu son sac dont elle a vite fait l’inventaire et, à première vue, rien ne man- quait : passeport, portefeuille avec argent dedans, clés de chez elle, téléphone portable. Celui-ci, quand même délesté de sa batterie, privé de sa carte SIM, ne pouvait lui servir à rien – non qu’elle ait eu sponta- nément l’idée d’appeler quelqu’un, mais au moins aurait-il pu donner l’heure. Il a fallu qu’elle imagine de se farder pour constater aussi que sa trousse de maquillage – vernis, tube de rouge, poudrier, miroir – n’était plus là : confisquée, semblait-il.

Nul moyen, donc, de savoir où et quand elle se trouvait, ni combien de temps avait duré son sommeil artificiel : peut-être bref puisque la trace du bracelet-

37

montre était encore visible, ses coutures latérales incrustées sur sa peau. Puis une envie de se rendor- mir s’est brusquement emparée d’elle, illogiquement puisqu’elle venait de s’éveiller, mais ce cadre ne pro- posant aucun divertissement, nulle alternative au som- meil, il semblait n’y avoir rien d’autre à faire. Et c’est en se rallongeant qu’elle a enfin perçu un phénomène massif dont, tout occupée à ce qu’elle vivait sur le moment, elle n’avait pas pris conscience en ouvrant les yeux : le bruit. L’énorme bruit. Un bruit de fond gigantesque et ininterrompu.

Sans cesse, malgré la fenêtre close et le store baissé, se déversait en effet dans la chambre un grondement de moteurs permanent, très proche et dont les vibra- tions se transmettaient jusqu’aux meubles. À en juger par le volume et la tonalité de ces moteurs, il devait s’agir d’un trafic de poids lourds, sûrement de gros poids lourds, sans doute une très grosse quantité de très gros poids lourds dont les nuances du concert indiquaient d’incessants croisements, dépassements, changements de vitesse et doubles débrayages, sur un axe routier situé juste au-dessous de la fenêtre et qui, vu le volume sonore, ne devait pas compter moins de quatre voies, sinon six. Ce phénomène considérable constituait quand même un indice : où qu’elle pût se trouver dans le monde, Constance n’était pas à l’écart de toute civilisation.

Qu’elle ait pris conscience d’un tel vacarme avec un 38

tel retard peut surprendre, elle s’en est d’ailleurs éton- née. C’est que l’énormité de ce volume sonore, égalant celle du silence, en était peut-être devenue le parfait inverse au point de lui équivaloir. Peut-être. En tout cas, si le fort trafic de cet axe camionneur n’avait pas troublé sa léthargie chimique, ç’allait être une tout autre affaire d’aborder avec lui un sommeil normal. Un moment, après avoir éteint la lampe, s’être tournée et retournée sur le lit en pure perte, avoir tenté de se boucher les oreilles avec les coins de l’oreiller puis rallumé la lampe, le poster figurant le cheval sur la plage a fait remonter un souvenir.

Souvenir d’enfance : maison de vacances au bord de l’océan, plage à deux pas, nuit tombée, s’endormir en paix, bercée par la succession apaisante des vagues, leur flux et reflux régulier, les unes naissant et s’ampli- fiant, donnant de la voix quand d’autres s’exténuent, s’effondrent et vont longuement s’étaler sur le sable en chuintant, réduites à l’état de mousse. Bien qu’il ne fût, quand l’océan s’agite, pas moins ronflant et mugissant qu’un trafic de poids lourds, loin d’empê- cher Constance de dormir, ce ressac était au contraire un narcotique efficace. Rien n’interdisait maintenant d’envisager les moteurs de camions comme des flots également hypnotiques, sous réserve qu’elle fît abs- traction de leurs violents coups de freins, de leurs brutales reprises, et surtout de ce que les vagues ne klaxonnent pas.

39

C’est au cœur de ce barouf qu’un son métallique ténu s’est alors distinctement fait entendre de l’autre côté de la porte : celui d’une clé en train de jouer dans la serrure.

5

Lou Tausk n’est pas allé se plaindre à la police. D’abord à cause de ces menaces, même s’il les juge puériles, ensuite parce qu’il a ses raisons. Mieux vaut ne pas se précipiter, prendre le temps de réfléchir et se rendre à Neuilly pour consulter Hubert, ce qui ne l’amuse guère. Voir Hubert, voir Neuilly ne l’amusent pas mais il le faut : le lendemain matin, il a repris le métro. Retrouvé sa ligne habituelle cette fois dans l’autre sens, et son système d’annonces sonores auto- matiques.

C’est donc une jolie voix de jeune femme – elle ne serait pas si mal, d’ailleurs, pour son album-concept – qui, avant chaque arrêt, procède en deux temps pour nommer la station. D’abord un ton d’annonce quand la rame va y entrer : registre de mise en garde, presque interrogatif, courbe mélodique ascendante : attention, on arrive. Puis une fois attirée l’attention de l’usager

41

et la station atteinte, son nom est encore prononcé mais sur un mode injonctif de constat, inflexion conclusive à la baisse et qui confirme l’arrivée : ça y est, on y est.

Le nom de chaque station, d’autre part, est articulé de manière neutre alors que, selon la personne ou le lieu qu’il évoque, il pourrait s’y adapter en individua- lisant un peu l’affaire : ce pourrait être un accent dramatique à Stalingrad, flamand à Anvers, dévot à La Chapelle ou cornélien à Rome – qui n’est plus dans Rome, elle est toute où je suis. Mais non, rien de personnel, tout le monde est traité pareil. La succes- sion de ces deux tonalités, montante et descendante, sonne aussi comme si la voix faisait se rencontrer deux personnes au cours d’une soirée mondaine, ce qui n’a la plupart du temps aucun sens : nulle raison de faire connaître Pigalle ou Jaurès à eux-mêmes. Sauf dans l’hypothèse où l’on présenterait une femme prénom- mée Blanche à une autre femme prénommée Blanche, ou Alexandre Dumas père à Alexandre Dumas fils, bref.

Tausk a donc emprunté la ligne 2 jusqu’à l’Étoile, d’où il a pris la 1 en direction de Neuilly. Changement peu compliqué mais les couloirs puis les escalators en panne, déjà contrarié qu’il était, ont commencé à l’énerver. Sur strapontin, il n’a pu trouver d’autre place assise qu’à côté d’une jeune mère tenant sur ses genoux un nourrisson à première vue serein, mais sur

42

lequel Tausk a jeté un regard circonspect. Ce nourris- son s’est vite mis à hurler comme il était probable et, la jeune mère ayant beau l’obturer au moyen d’une tétine, la tension chez Tausk a encore monté.

Sur cette ligne 1, les noms de stations sont égale- ment répétés par des annonces automatiques, mais la fille qui a prêté sa voix au système n’a pas la douceur ni la prévenance de celle qui sonorise la 2 : d’abord elle donne avec indifférence le nom de la station – elle a vraiment l’air de s’en foutre –, puis quand on est entré dedans, le répète sur un ton agacé – si vous n’avez pas compris je vous le rappelle, mais c’est bien parce que c’est vous. C’est beaucoup, beaucoup moins attentionné. De plus, le wagon emprunté par Tausk est animé par un mandoliniste âgé brutalisant des airs napolitains, qui fait s’élever d’un cran son exaspéra- tion : quand il est de sale humeur dans le métro, les praticiens de steel guitar ou de bandonéon, de corne- muse ou de rondador qui passent de voiture en voiture et, dans les stations mêmes, les quintettes à cordes ou les chœurs d’Europe centrale installés aux croisements de couloirs lui donnent toujours envie de tirer dans le tas.

Arrivé à Neuilly, Tausk a ouvert son portable et appelé le gardien de l’immeuble rue de Pali-Kao, his- toire de s’informer sur d’éventuels nouveaux cour- riers. Ne quittez pas, s’est empressé le gardien, debout dans le hall de l’immeuble et serrant sous son bras

43

une liasse d’enveloppes ficelée par le facteur. Juste- ment je fais la distribution, ne quittez pas, je regarde. Est alors apparu de dos, poussant la porte du hall vers la rue, un vaste individu au crâne chauve ou rasé, vêtu d’un costume gris flottant le faisant paraître plus vaste encore.

Il n’y a pratiquement rien, a constaté le gardien, juste un truc de votre mutuelle et quelque chose comme une facture, genre gaz. Cependant, comme le costume gris s’est une fois retourné, nous avons dis- tingué son visage marqué d’un signe particulier : lon- gue tache de naissance rougeâtre étalée sur le haut du front, angiome qui épouse parfaitement la forme de la Nouvelle-Guinée, aux moindres caps, isthmes et gol- fes près. Bon, a dit Tausk, en reprenant sa marche vers le bureau d’Hubert, vous m’appelez s’il y a autre chose.

L’hôtel particulier d’Hubert, dont les bureaux sont installés au rez-de-chaussée, lui tient également lieu de domicile principal. Quant à Hubert lui-même, qui est l’avocat conseil de Tausk, il est aussi son demi-frère cadet. L’identité complète d’Hubert est Georges- Hubert Coste et, ces hommes étant issus du même père, le véritable nom de Tausk est Louis-Charles Coste. Mais ce nom risquant de ne pas faire l’affaire dans le milieu du show-biz quand Tausk a décidé de s’y lancer, il a donc adopté à l’époque, comme nous l’avions laissé prévoir, un nom de scène : Lou Tausk.

44

Lou parce que Louis, Tausk parce que Tausk (1879- 1919) et parce qu’il trouvait que ça sonne bien. Par respect pour sa décision, nous continuerons à le dési- gner ainsi.

L’hôtel particulier d’Hubert, donc, est flanqué d’un jardin derrière et, devant, d’une cour dont les graviers crissent de plaisir sous les pneus des coûteux véhicules possédés par une clientèle venue consulter Hubert sur des points de droit fiscal, droit des affaires et droit des sociétés. À peine Lou Tausk est-il entré dans le hall, décoré par une huile en grand format de Tan- crède Synave, qu’Hubert est venu l’accueillir, pas du tout habillé en avocat classique : polo vert tilleul un peu délavé sous les bras, jeans à pattes d’éléphant décalées, mocassins à glands. C’est qu’Hubert, bien connu dans sa profession, dispose d’un volant de clien- tèle assez riche et varié pour se permettre un style vestimentaire soigneusement négligé. De la sorte il met à l’aise les huiles qu’il retrouvera au golf, au tennis, au squash, de la sorte il n’effarouche pas non plus le gustave anonyme, magnétisé par la réputation d’Hubert mais rassuré de voir un éminent juriste, aussi simplement mis, s’occuper de ses humbles intérêts. Hubert s’attire ainsi le respect fasciné du gustave, lui donne conscience de l’honneur qui lui est fait jusqu’au jour où, toutes taxes comprises, la secrétaire d’Hubert fera part au gustave ébahi du montant de ses hono- raires.

45

Toutes dents immaculées, tous cheveux drus gelés en arrière agrémentés d’une virgule indocile, mèche savamment rétive qu’il rejette en se propulsant d’un pas souple vers Tausk, Hubert a pris celui-ci dans ses bras pour l’étreindre, c’est ce qu’on fait en famille, Tausk s’y est prêté de mauvaise grâce en évitant que ça se voie, pas moyen d’y couper même si cela con- siste en un rude entrechoquement de pommettes qu’Hubert a fort saillantes – c’est un peu douloureux pour Tausk mais c’est fait. Hubert Coste est plus grand que Lou Tausk, plus élancé, plus souriant, plus bronzé, plus musclé, plus tout ce qu’on peut concevoir et nous ferons grâce de sa putain de très jolie femme et de ses saloperies de merveilleux enfants. Physique- ment il est impeccable, ce que Tausk, chacun tenant de sa mère, est moins.

Peut-être est-ce pour cela qu’Hubert, chaque fois, adresse à son demi-frère une remarque supposée témoigner de son attentive affection. Ainsi, ce matin, tenant toujours Tausk par les épaules et reculant un peu pour le considérer : Je te trouve un peu rouge, là, non ? s’inquiète Hubert. Ah bon, s’affole Tausk aus- sitôt en se touchant craintivement une joue. En tout cas, tu as pris des couleurs, dit Hubert, c’est bien. Tu es allé te reposer au soleil, je suppose. Je ne crois pas, élude Tausk. Enfin si, ment-il aussitôt, la semaine der- nière, ça doit être ça. C’est bien, réitère Hubert en époussetant une vraie ou fausse poussière sur la man-

46

che du demi-frère, il faut que tu prennes l’air de temps en temps, et qu’est-ce qui t’amène ?

On est passés dans son bureau, Tausk y a exposé la situation. Constance enlevée, rançon demandée, photo préoccupante, menaces traditionnelles et qu’est-ce qu’on fait ? Situation à vrai dire si banale, comme on en voit tellement souvent, que nous sommes tous un peu embarrassés : Tausk par sa démarche humiliante auprès de son cadet, Hubert par ce que Tausk vient encore lui casser les pieds pour pas un rond, moi- même par une trame à ce point convenue.

Mais comme toujours Hubert arrondit l’angle, arase l’écueil, gomme l’obstacle. Ça sent le coup minable, a-t-il estimé, ça fait petit truc d’amateurs. Tu ne paies rien, crois-moi. Tu ne réagis pas, tu laisses venir, tu attends que ça pourrisse. Ils vont se fatiguer les pre- miers. Ou bien tu vois avec les flics, tu les laisses faire et tu ne t’occupes de rien. Ça m’emmerde un peu, les flics, a soufflé Tausk. Et pourquoi donc ? a demandé Hubert tout de suite intéressé. Non, rien, a encore dit Tausk, c’est que c’est toujours emmerdant, les flics. Bon, a conclu Hubert en se levant, tu me tiens au courant.

Pendant son retour par le métro, Lou Tausk a lon- guement remâché son affaire puis, pour s’en distraire, a tenté de penser à autre chose. Il serait bon de pou- voir regarder le paysage mais, cette ligne n’étant pas aérienne, rien n’est visible par les vitres excepté son

47

propre reflet, et de ce côté ça suffit comme ça. Restent les autres usagers de la rame qu’on peut toujours exa- miner mais, dans le métro, il convient de ne pas trop scruter les gens. Il ne faut pas les regarder trop long- temps, ni les femmes car cela peut être mal pris, ni les hommes car cela peut être mal pris aussi. Restent les enfants : ce qu’il y a de bien avec les enfants, c’est qu’on peut les regarder tant qu’on veut, même dans les yeux, on peut aller jusqu’à leur sourire sans redou- ter de représailles. Croit-on.

Croit-on car en réalité, sous leur masque d’indiffé- rence et de candeur ils vous repèrent, ils prennent des notes, se renseignent sur votre état civil, vous identi- fient au moindre détail près grâce à leurs super-pou- voirs, vous mettent en fiche, vous inscrivent sur leur liste et un jour ou l’autre, une fois adultes ou même avant, dès qu’ils seront en âge de régler leurs comptes, vous comprendrez votre douleur.